

Le retour d'exil de l'institut' alternative.

Trois ans après le succès retentissant des “Lois naturelles de l'enfant”, Céline Alvarez publie “Une année pour tout changer”. La star des pédagogies innovantes y relate son expérience de formation d'enseignants en Belgique. Une mission bienvenue pour l'ex-protégée de Jean-Michel Blanquer que ses anciens mentors avaient cessé de solliciter. Sa démarche, non validée scientifiquement, continue de susciter la polémique.



Cécile Alvarez,
le 26 août,
dans le jardin
des éditions
Les Arènes

R

ÉPARTIS PAR PETITS GROUPES, DES ENFANTS DE 6 ANS FONT UN PUZZLE, lisent ou apprennent à jouer leurs lacets. Calmes et concentrés. Chevelure blonde et visage juvénile, « Mme Marie » s'assoit par terre pour aider un élève, accueille le câlin d'une fille et sourit sans arrêt. Solaire, la maîtresse. « *On ne t'a jamais vue comme ça* », remarquent ses collègues. Dans cette classe de CP d'un quartier défavorisé, elle demande aux enfants de choisir leurs activités, développe leur autonomie et le suivi individualisé des élèves. Les parents semblent ravis. Une mère, à propos de sa fille : « *Elle est plus épanouie, parce qu'elle était fort timide avant.* » Une autre, sur son fils qui parfois traînait des pieds pour aller en classe : « *Même le week-end, il me dit : "Il reste combien de dodos pour l'école lundi" ? Il adore l'école.* » Le directeur est aux anges. Il assure que les élèves entrent plus vite dans la lecture, d'ailleurs le petit Amine, proche du décrochage scolaire, est devenu un des meilleurs lecteurs. Ce condensé enchanté de la vie d'une classe est une vidéo que Céline Alvarez a filmée et postée sur Facebook, alors qu'elle formait à sa démarche Marie Henry, une institutrice... bruxelloise. Céline Alvarez, 36 ans, fascine ou énerve, c'est selon car, d'un coup de baguette magique, elle a l'air de rendre les enfants attentifs, surdoués, rayonnants. Elle ne se dit « *ni enseignante, ni pédagogue, ni formatrice* », juste « *citoyenne qui veut faire bouger l'école* ».

Mais la citoyenne Alvarez s'est délocalisée. Étrange, pour celle qui est devenue en France un véritable phénomène de société. Depuis trois ans, et le succès retentissant de son ouvrage, *Les Lois naturelles de l'enfant*, édité par Les Arènes (220 000 exemplaires), sa démarche est à la mode. Mais c'est « *l'anti-thèse de la recette miracle* », répète-t-elle. Son truc : les neurosciences et la psychologie cognitive montrent qu'il existe des principes d'apprentissage et d'épanouissement ; si on les respecte, l'effet semble magique, mais, selon elle, il est « *éminemment scientifique* ». C'est bien en Belgique francophone que,

d'octobre à mai dernier, elle est partie délivrer sa bonne parole. Aujourd'hui, Céline Alvarez fait sa rentrée. Elle sort un petit package, aux Arènes toujours : un alphabet magnétique à 24,90 euros et trois contes, pour prononcer les sons et amener l'enfant « *à entrer naturellement dans la lecture* ». Surtout, elle raconte son accompagnement belge dans un ouvrage au titre ambitieux, *Une année pour tout changer*. Le premier tirage ne l'est pas moins, avec 40 000 exemplaires. Le livre se lit aussi vite qu'il a été écrit. Plus question de pédagogie Montessori comme il y a trois ans, elle raconte comment trois institutrices belges, qui ont adopté sa démarche, ont modifié leur classe de maternelle ou de CP, étape par étape : créer de l'espace, relever le niveau des activités... Un mode d'emploi pour enseignants, en guise de livre d'exil.

Elle reçoit dans les locaux tout neufs de son éditeur. Pour reprendre son combat après trois semaines de vacances, elle a, ce 22 août, du combustible posé sur la table : deux plaques de chocolat noir extra 72 %, bio, équitable, sans gluten. Souriante, d'un abord facile, elle pèse ses mots, se méfie des approximations, des raccourcis. L'état de l'école l'obsède. « *Il y a une urgence climatique, mais il y a aussi une urgence humaine, alerte-t-elle. Nos enfants rencontrent de plus en plus de difficultés pour apprendre. Les enseignants sont souvent dans un état d'épuisement inacceptable. On peut inverser la tendance en une année, avec des leviers simples. Ce n'est pas une utopie.* » Elle espère redonner « *un peu d'espoir aux enseignants pour la rentrée* » avec le récit de son année belge. Elle se dit d'ailleurs ravie d'être revenue à Paris. Mais pourquoi ne pas tenir ces programmes de formation en France ? « *Parce qu'on ne me l'a pas demandé, sinon je l'aurais fait avec joie.* » La ministre de l'enseignement belge lui a proposé d'intervenir dans le cadre de la lutte contre le redoublement. Plutôt que quelques heures de conférences, Céline Alvarez a proposé d'intervenir sur un an, pour le même budget. Soit une somme qui ne couvrirait pas la location de la salle à Namur, d'où l'appel à cotisation des participants. Huit journées de conférences, le week-end, pour un coût total de 65 euros. En moins de deux jours, 750 instituteurs, conseillers pédagogiques et quelques inspecteurs ont pris d'assaut les places sur Internet, presque autant ont été refusés. En octobre 2018, elle a alors déménagé à Bruxelles. À l'entendre, cet exil est une simple histoire d'opportunité, donc. La réalité est un peu plus compliquée.

Le parcours de Céline Alvarez est une histoire très française à fort enjeu politique. Celui de la réduction des inégalités sociales à l'école. Personnalité entière et révoltée, elle est habitée par cette mission. Enfant de banlieue parisienne, élevée à Argenteuil

(Val-d'Oise) par une mère employée de banque et un père tourneur-fraiseur né en Espagne, elle est bonne élève, lâche un peu au collège, mais obtient son bac avec mention. « *Depuis toute petite, j'ai cette grande sensibilité au problème de l'école,* raconte-t-elle. *C'est très fort chez moi, ça me réveille la nuit, ça me prend au ventre. Dans les milieux défavorisés, d'où je viens, c'est vraiment difficile pour les enfants. Ce n'est pas juste de l'échec scolaire. On perd confiance en soi, on se sent rebut de la société.* » Après le bac, elle cherche sa voie, étudie la communication, les arts du spectacle, suit des cours de théâtre et opte finalement pour des études de linguistique par correspondance depuis Madrid. Elle se passionne alors pour les neurosciences et la pédagogie Montessori, se plonge dans les recherches. De retour en France, elle décide « *d'infiltrer le système* ». Reçue au concours de professeur des écoles, elle cherche une classe afin de mieux combattre le déterminisme social. Il y a du travail. La France est un des pays de l'OCDE les plus inégalitaires et où le lien entre les performances des élèves et leur niveau social est le plus élevé, selon l'enquête PISA 2015.

C'est à ce moment-là, en 2011, qu'elle rencontre Laurent Cros, délégué général d'Agir pour l'école. Une association de lutte contre l'échec scolaire, liée à l'Institut Montaigne, le puissant think tank libéral, et financée par des groupes privés (Eurazeo, Axa, Sisley...). Laurent Cros lui obtient un rendez-vous avec le directeur général de l'enseignement scolaire (DGESCO), qu'il connaît bien. Il s'appelle Jean-Michel Blanquer. Le futur ministre de l'éducation (qui n'a pas souhaité répondre à nos questions) trouve une classe de maternelle en réseau d'éducation prioritaire, à Gennevilliers, en Seine-Saint-Denis. À la rentrée 2011 commence alors l'expérience qui fera connaître Céline Alvarez à tous les férus de pédagogie. Elle enseigne à 25 élèves, sur trois niveaux. Agir pour l'école, dont Jean-Michel Blanquer est membre du comité directeur, apporte environ 45 000 euros sur trois ans pour le matériel Montessori et la moitié du salaire de l'Atsem (agent territorial spécialisé des écoles maternelles), qui l'assiste. Les nombreux visiteurs sont soufflés : les enfants de grande section savent lire, font des additions avec des nombres à quatre chiffres, s'écrivent des mots doux... « *Céline est la meilleure pédagogue que j'ai vue de ma vie, enthousiaste, lumineuse, avec une vision* », se rappelle Laurent Cros. Elle obtient le soutien du neuroscientifique Stanislas Dehaene. « *Dans la classe, c'était frappant, se souvient-il, il y avait une sorte de sérénité. Elle avait un regard particulier sur ses enfants. Elle a trouvé une manière de les rendre autonomes et confiants dans leur apprentissage, avec le charisme...*



... qui est le sien. » Il parle même de sa démarche dans un cours au Collège de France. En juin 2014, l'Éducation nationale met fin à l'expérience de Gennevilliers. Mais Agir pour l'école et l'Institut Montaigne ne veulent pas en rester là. Ils rêvent de réaliser « la première évaluation à l'échelle internationale d'un dispositif montessorien », avec article scientifique à la clé. Ils lancent le projet Éclore, financé par la Fondation Bettencourt. Salariée, Céline Alvarez s'engage à former 40 enseignants qui appliqueront sa méthode. Un groupe témoin de 40 autres classes sera mis en place. L'expérience doit durer au moins trois ans, dix si besoin. Éclore est une association présidée par Laurent Bigorgne, alors directeur de l'Institut Montaigne et qui deviendra plus tard un proche du président Macron. Stanislas Dehaene et Jean-Michel Blanquer font partie du comité directeur. Mais, en septembre 2014, Céline Alvarez démissionne contre toute attente. Se sent-elle dépossédée, coincée ? « C'était sûrement un investissement trop long pour elle, suppose Laurent Cros. Elle a préféré communiquer vite et fort, sans aucune preuve, devenir une diva. » La surprise est totale. « Je n'ai pas bien compris ses raisons, se souvient Laurent Bigorgne. Les conditions d'expérimentation dans l'Éducation nationale sont très difficiles, ça demande un caractère trempé. Sa personnalité nous fédérait. Je n'avais pas vu que Céline se cherchait encore. Mais on ne peut pas prétendre changer les politiques publiques sans évaluation. Je ne la juge pas, il faut voir quelle violence lui a renvoyé le milieu scolaire. » « J'ai été déçu, reconnaît aussi Dehaene, car il y a un enjeu scientifique fort de savoir si ce qu'elle a fait peut être répliqué. Pour l'instant, on ne le sait pas. » Quand on lui remémore cet épisode, Céline Alvarez se tend soudain. Décontentançée, elle nous demande comment on est au courant, ne sait pas quoi répondre, hésite, soupire et choisit de ne pas s'exprimer. Elle n'est pas allée vers le privé, a choisi d'écrire et confie juste : « J'ai préféré partager mes connaissances avec le plus grand nombre pour rendre le pouvoir aux gens. Je veux leur donner le courage de faire le pas de côté. » Deux ans plus tard, son livre *Les Lois naturelles de l'enfant* connaît un succès fulgurant. Depuis, Cros et Bigorgne ont coupé les liens et ceux avec Dehaene et Blanquer se sont distendus. Mais elle sait qu'elle a gagné son pari, trouvé un public. Ses préceptes intéressent les professionnels de l'enfance comme les parents : être moins dirigiste, plus chaleureux, ne pas juger, parler sur l'entraide et non la compétition, mélanger les âges... Aux enseignants, elle explique comment développer les compétences-socles de l'intelligence, celles qui « se développent avec une croissance fulgurante entre 3 et 5 ans » : mémoire de travail, capacité à se contrôler, capacité à détecter ses

erreurs. À la sortie du livre, à la veille de la rentrée 2016, tout s'emballa. Matinale de France Inter, « C à vous » sur France 5, *Version Femina*... Voix douce et convaincante, discours clair et positif, elle passe bien partout, en radio comme en télé. Mais, sur le Net, les critiques démarrent vite. Céline Alvarez se dit encore affectée par cette promotion : « J'avais l'impression d'être une poupée de chiffon que les médias utilisaient. » Cette ultrasensible angossée est désormais sur ses gardes, tente de tout contrôler, affirme détester parler d'elle (on confirme) et craindre les séances photo alors qu'elle s'exprime sans problème devant près d'un millier de personnes. Depuis, il suffit de prononcer son nom devant tout passionné de pédagogie pour enflammer le débat. Certains lui reprochent d'enfiler les perles. C'est le cas de Laurence De Cock, professeure d'histoire-géographie et spécialiste des pédagogies alternatives. « C'est un ouvrage sur la philosophie du bien-être, le bon-

développement. Cette expérience est louable mais non validée. » Expert en neuropédagogie et auteur de *L'École du cerveau* (Mardaga, 2019), le professeur Olivier Houdé n'est guère plus tendre. Lui aussi insiste sur « la nécessité d'évaluations scientifiques de l'impact pédagogique des applications des sciences cognitives à l'école, comme en sciences médicales. » Or, note-t-il, « nous n'avons jamais vu les résultats d'une telle évaluation pourtant promise par Céline Alvarez, ni les images du cerveau des enfants promises par son mentor Stanislas Dehaene. Tout cela manque de sérieux ! » L'équipe de Dehaene a en effet fait passer une IRM à huit élèves. « Nous n'avons pas encore publié ce travail, reconnaît-il, mais il ne porte pas directement sur l'évaluation de Céline Alvarez. Nous en déduisons juste qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'un enfant acquiert la lecture plus tôt qu'en CP. » Néanmoins, derrière la polémique, le succès du livre révèle les faiblesses de l'école, les

“Céline a posé beaucoup de bonnes questions dans un pays parfois arriéré sur la maternelle. Il faut se souvenir de Xavier Darcos qui disait qu'on y changeait les couches.”

Laurent Bigorgne, directeur de l'Institut Montaigne

heur et l'enfance, ce n'est pas un livre sur l'école, estime-t-elle. Je n'y ai rien vu de novateur sur la pédagogie en maternelle. C'est une sorte de roman médiatique. » Plus embêtant, beaucoup de chercheurs lui ont reproché d'entretenir le flou sur le caractère scientifique de l'expérimentation de Gennevilliers. Contrairement à ce qu'elle a écrit dans la première édition du livre, avant de le corriger, Édouard Gentaz, du CNRS de Grenoble, n'y a effectué aucune étude entre 2011 et 2014. « Laurent Cros m'a contacté, mais j'ai refusé car il n'y avait pas de groupe témoin, explique ce professeur en psychologie du

besoins d'instituteurs désorientés, en manque de formation. Laurent Bigorgne est le premier à le reconnaître : « Céline a posé beaucoup de bonnes questions dans un pays parfois arriéré sur la maternelle. Il faut se souvenir de Xavier Darcos, qui disait qu'on y changeait les couches [quand il était ministre de l'éducation nationale, en 2008]. ... Elle a montré que cette période est essentielle. » La notoriété de la jeune institutrice cache aussi un mouvement plus positif, constate François Taddei, fondateur du Centre de recherches interdisciplinaires (CRI), impressionné par l'expérience de « cette innovatrice ». « Céline est l'une des ...

... personnalités les plus connues d'un mouvement d'enseignants qui tâtonnent, cherchent, testent des démarches, analyse-t-il. Il ne faudrait pas une Céline Alvarez mais 1 000 ou 10 000 enseignants qui partagent leurs expérimentations. Je crois plus à l'intelligence collective qu'au sauveur ultime. » Pour l'instant, Alvarez fait encore cavalier seul.

En 2017, les débats se calment un peu. Et avec l'élection d'Emmanuel Macron, tous les mentors de Céline Alvarez accèdent à des responsabilités inédites : Laurent Bigorgne a planché sur le programme éducation du candidat, Jean-Michel Blanquer devient ministre de l'éducation et Stanislas Dehaene est nommé par ce dernier à la tête du Conseil scientifique de l'éducation. Céline Alvarez envoie un texto à Blanquer pour le féliciter, pense pouvoir le rencontrer, mais aucun rendez-vous n'a lieu... Dehaene a pour mission de nourrir la réflexion pédagogique en partie grâce aux expérimentations de terrain... mais il ne sollicite pas les lumières de l'ex-enseignante de Gennevilliers. On la sent un brin déçue, mais là encore Céline Alvarez refuse de commenter. Elle craint de se retrouver de nouveau au cœur d'enjeux politiques qui la dépassent. Lancée quand Luc Chatel était ministre de l'éducation, son expérience de Gennevilliers a été prise comme un projet de droite au sein d'une municipalité communiste. Elle refuse de dire pour qui elle penche, si elle vote ou non. Comme tétanisée. « Chez Céline, il n'y a pas d'idéologie ni de construction politique », nous glissera son attachée de presse. Quoi qu'il en soit, dans sa proposition à Céline Alvarez, la ministre belge avait peu de risque de se faire coiffer au poteau par le gouvernement français.

À l'automne 2018, les Belges n'accueillent pas tous la star française des pédagogies innovantes à bras ouvert. Dans le milieu des formateurs et des chercheurs en sciences de l'éducation, son arrivée surprend. « Beaucoup s'étonnent que la ministre ait recours à Céline Alvarez, alors qu'elle est très discutée au niveau scientifique, explique Gaëlle Chapelle, spécialiste en formation continue des enseignants. D'autres sont irrités de se voir indirectement traités d'incompétents à travers son livre. » Les mêmes polémiques qu'en France recommencent, mais ne s'étalent pas dans la presse. Fin novembre, deux mois après le début de la formation, 28 professeurs, formateurs et chercheurs de renom (Marc Demeuse, Benoît Galand, Dominique Lafontaine...) écrivent à la ministre de l'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles : « Nous craignons que, sans professionnalisme, cet accompagnement n'ait au mieux qu'un effet très limité et crée d'énormes déceptions, au pire qu'il génère un sentiment de déstabilisation ou d'abandon par l'institution scolaire. » Dans sa réponse, la ministre Marie-Martine Schyns explique que la demande est forte :

« Nous avons été massivement sollicités par des équipes mettant déjà en pratique tout ou partie de la démarche. » Elle précise qu'elle fait confiance à « l'esprit critique » des participants et que les premiers retours sont « très largement... positifs ».

À l'issue des huit mois, les réactions sont en réalité très clivées. Marie Henry, 27 ans, l'institutrice de la vidéo, dit « être chamboulée de voir autant de résultats » chez les enfants. « Avant les conférences de Céline, j'ai failli arrêter ce métier, confie-t-elle. Aujourd'hui, je suis beaucoup plus motivée, plus détendue. Je vis pour l'école maintenant. » Claire Hardy, 57 ans, directrice d'école rurale, est, elle, très sceptique : « J'ai été interpellée par les conférences de Céline Alvarez, car les parents s'intéressent beaucoup à elle et parce que je pense que l'apprentissage de la lecture doit se faire plus tôt. Le premier jour, j'ai été séduite. Elle avait l'air de mettre un cadre, demandait de

viennent chercher des informations qui leur redonnent confiance. » Plus rares sont les participants qui, comme Aurore Van Bogaert, pèsent le pour et le contre. Cette maîtresse-assistante en psychopédagogie de 33 ans enseigne dans une haute école à Louvain, lieu de formation des instituteurs. « J'ai trouvé sa façon d'organiser les activités dans la classe intéressante, déclare-t-elle. J'entends les deux sons de cloche. Entre les collègues chercheurs qui lui reprochent l'absence de résultats scientifiques et les instituteurs qui parlent d'enfants très intéressés et plus concentrés. J'attends deux ou trois ans pour tirer des conclusions. » Guère adepte de la contradiction, Céline Alvarez assure n'avoir reçu que des retours très positifs et en a conclu que sa démarche était « reproductible ».

Son succès ne faiblit pas. La célèbre conférencière dit avoir été contactée par deux autres pays pour le même type d'intervention. Une

À l'issue de ses huit mois en Belgique, certains se disent “chamboulés de voir autant de résultats” chez les enfants, d'autres affirment “ne rien avoir appris d'elle, c'est de la poudre aux yeux”.

noter ce que faisait l'enfant, d'assurer son suivi. Le deuxième jour, tout le monde applaudissait ou la félicitait dès qu'elle parlait : “bravo Céline!”. Elle versait sa petite larme en expliquant à quel point ça n'avait pas été facile en France. “On est avec toi, Céline”, répondait la salle. J'ai eu l'impression d'être dans une sorte de secte. Pour moi, cette dame est un gourou. Je n'ai rien appris d'elle, c'est de la poudre aux yeux. » Le journal belge *Le Soir* l'a d'ailleurs interrogée sur « son côté star, voire gourou ». « Ce type de remarque me surprend, a-t-elle répondu. Les gens ne viennent pas voir Céline Alvarez, ils

ONG française, Ana-Nour, qui se réclame de son approche, s'apprête même à former des instituteurs au Togo. Quant au privé, elle sait le marché de plus en plus porteur. « Je pourrais monter un centre de formation privé et remplir des salles et des salles, remarque-t-elle. Je ne le fais pas, car je veux que les enfants les plus défavorisés en bénéficient. J'aimerais avoir une totale carte blanche dans le public pour créer enfin cet environnement, où d'abord on répare les enfants, en consolidant leurs compétences fondamentales d'apprentissage, puis on nourrit leur insatiable curiosité. » Elle ne précise pas si elle est prête à un nouvel exil. ☛